

Au Café du Commerce

Pour une fois, j'accomplis ma petite balade hebdomadaire un dimanche... Comme d'habitude, après ma vingtaine de bornes dans les pattes et par un froid de canard, je m'arrête au Café du Commerce afin d'étancher ma soif.

Je cadenasse ma bécane sur un des petits poteaux métalliques qui délimitent le trottoir, pousse la porte du bistrot et me dirige droit vers le comptoir, vide :

— **Hé, Y a quelqu'un ?**

— Vous avez perdu votre béret ! m'interpelle un basané (Antillais, sans doute, d'après son accent), relativement planqué par la porte.

— Ah bon. Merci. J'ai dû mal l'enfoncer dans la poche de la parka !

— Hé, hé ! C'est précieux par les temps qui courent, ajoute-t-il, peut-être pour meubler le silence : personne d'autre dans la salle.

Sur ce, le patron rapplique et, après le salut habituel, me remplit le demi, tout aussi habituel.

— Quel temps ! J'espère qu'la bière est moins froide aujourd'hui, hein, patron ?

— Elle est toujours à la même température ! Mais elle vous paraîtra plus tiède parce que vous venez du dehors !

— Très juste, opiné-je. Les goûts et les couleurs, c'est psychologique !

— Comment pouvez-vous boire d'la bière par c'froid ? S'exclame l'Antillais, et, comme il voit que je me dirige vers une autre table que la sienne :

— Embêtez pas l'patron en salissant une table pour rien ! Asseyez vous ici... Y a des amuse-gueules : c'est mieux pour le ballon des flics, pas vrai ?

— Merci ! C'est bien ça qu'je grignotte effectivement avec le demi. Mais c'est pas pour l'ballon : depuis l'temps qu'je roule en vélo, aucun flic n'a encore eu le culot d'm'imposer l'alcotest ! Ris-je en m'asseyant face du bonhomme.

À cet instant, les cloches de l'église se mettent à sonner si fort que j'éprouve le besoin de noter la chose.

— L'patron (qui s'était déjà éclipsé) a dû oublier d' fermer une fenêtre d'l'arrière-salle, commenté-je.

— C'est la fin d'la grand-messe... Ma femme va bientôt rappliquer... Moi, j'aime bien l'son des cloches, ça m'rappelle mon enfance martiniquaise... De toute façon, c'est mieux qu'le muezzin, vous trouvez pas ?

— M'en parlez pas : j'ai subi l'supplice pendant presque un an, car j'ai dû loger à côté d'une mosquée !

— Où ça ?

— À Constantine.

— Pendant la guerre ?

— Non, juste après... en coopération technique.

— Vous étiez un Pied-Rouge alors ?

— Si vous voulez. J'avais pas spécialement d'sympathie pour le FLN, mais j'espérais quand même une révolution des mentalités, qui restaient encore passablement médiévales, surtout dans le bled ! Et puis, faire le service là-bas, c'était toujours mieux qu'faire l'couillon dans une caserne...

Un court silence entre nous, rompu par la brusque atténuation des cloches : le patron avait dû refermer la fenêtre.

— Moi, j'en ai seul'mant entendu parler, d'cette guerre... Mais qui aurait dit, il y a 40 ans qu'les musulmans nous emmerd'raient à c'point !... Les Suisses ont raison, vous trouvez pas ?

— Tout à fait ! Mais, à mon avis, les minarets, c'est prendre l'problème par l'mauvais bout d'la lorgnette... C'est une relaïcisation générale qu'il faut... Seul'ment, on les a habitués à exiger qu'on respecte leurs interdits religieux, comme l'porc dans les cantines publiques, etc... Donc on s'est piégés nous-mêmes. Pire, on est bloqués par les graves entorses traditionnelles à la laïcité : telles qu'

la rémunération des pasteurs et curés alsaciens-lorrains, par exemple... qu'un d'ces jours les musulmans réclameront également – si c'n'est déjà fait !

— J'suis d'votre avis, bien qu'moi et ma femme soyons pratiquants... On aime bien la messe dominicale... Surtout elle, en fait, pac'qu'moi, j'dois filer à la boulangerie d'à côté : ils font du bon pain ; mais y a une queue pas possible... Après, j'viens prendre un pt'it café ici... Oui, toutes ces exigences des musulmans sont scandaleuses... Et l'gouver'nment qui s'fait des nœuds au cerveau pour savoir comment interdire la *burqa* !...

— Et l'Sarko chanoine du Latran ! Vous trouvez ça normal ? Surtout pour un drôle de paroissien comme lui !

— Ça c'est d'la politique : faut flatter les électeurs pratiquants ; qu'ils soient islamos ou cathos...

— Y a un problème d'fond : la France est un pays de droit laïque. On peut pas favoriser une religion par rapport à une autre...

— Mais les islamos, eux, s'foutent du droit. C'est l'Coran qui a tous les droits !

— Et nos politiciens – comme la plupart des médias – ont pas l'courage de dire qu'la lettre du Coran est contraire à nos droits d'l'Homme !

— Sans parler d'ceux d'la femme ! Rigola-t-il. La mienne peut pas les sentir... Elle a pas tort : ils se plaignent du racisme des Français, alors qu'chez eux, ils tolèrent aucune autre religion... C'est pas du racisme ça ?

— C'que vous oubliez, c'est qu'la plupart ont la nationalité française... et qu'le chez eux, c'est désormais la France... On s'est fait piéger, tout simplement !

— Pac'qu'ils se sont gênés, eux, pour s'débarrasser des Pieds-Noirs : c'était la valise ou le cercueil !

— Et qu'est-ce que vous voyez comme solution ?

— Pour ceux qui n'ont pas la nationalité française, et qui insultent nos symboles, l'expulsion pure et simple. Pour ceux qui sont Français, des peines à caractère civique telles qu'le nettoyage des façades et des rues dégueulassées, etc.

— Moi, j'crois qu'les carottes sont cuites. Il fallait déghettoïser les banlieues pourries depuis longtemps déjà, de gré ou de force !

— Et comment ?

— En instaurant un *numerus clausus* en fonction de la religion, de l'ethnie, etc... Et la délocalisation pour les familles de délinquants...

— C'est vrai qu'les patrons, eux, délocalisent comme ils veulent ! Hé, hé !

— Et sont bien contents d'cette masse d'chômeurs : ça réfrène les revendications salariales !

— Et vu qu'les patrons et l'État sont comme queue et ch'mise ; sauf pendant les périodes électorales naturellement, où ils font semblant d'se chamailler...

Le patron se pointant pour nous demander si on avait besoin de quelque chose d'autre, on en profita pour régler notre consommation.

— Puis-je vous demander si vous êtes Antillais ? Repris-je, aussitôt le bistroyard disparu.

— Martiniquais. Mais ça fait longtemps qu'je vis ici, où j'me suis marié avec une Métro.

— Est-ce que j'peux vous demander votre opinion sur l'autonomie qu'le gouver'nment propose aux départements d'Outre-Mer... Il y aura bientôt un référendum là-dessus, j'crois.

— Oui ; mais moi j'vote pas. Ma résidence, c'est ici... Mais j'ai mon opinion. C'est d'ailleurs celle d'la majorité des gens d'là-bas : ils veulent rester Français à part entière.

— Y a quand même une minorité d'indépendantistes, non ?

— Oui, mais ils s'agitent d'autant plus qu'ils sont moins nombreux !... Nous aimons la France. C'est une mère pour nous... Bien sûr, les esclavagistes ont maltraité nos ancêtres, mais les pauvres bougres ont été vendus par les Africains eux-mêmes... Et les esclavagistes Blancs n'étaient qu'une petite minorité qui achetait les ministres de Paris... Et ça, c'est toujours un peu vrai : les Béqués ont l'bras long... Mais, j'pense qu'il vaut mieux qu'ils restent. S'ils s'en allaient, et la France avec ; ce serait pire. Regardez l'Algérie. Regardez Haïti !

— Ah, oui : les Haïtiens sont oubliés du Bon Dieu comme du Vaudou !

— Faut pas en rire, mais c'est vrai qu'y a pas un fléau qui les rate... J'ne suis pas superstitieux mais j'pense qu'leur péché originel c'est d'avoir tué les Blancs sans un jugement équitable !

— Le rétablissement d'esclavage par Napoléon y est pour kèk-chose, non ?

— Ah, mais vous critiquez Napoléon ? C'est pas très français ça !

— La morale est universelle... J'crois même qu'cette faute n'est pas seul'ment morale, mais politique, sinon stratégique – dans l'contexte d'la confrontation mondiale franco-anglaise d'l'époque... Permettez-moi une autre question : j'm'suis laissé dire que les départ'ments d'Outre-Mer pèsent nettement plus qu'ils ne rapportent sur le budget national. Qu'en pensez-vous ?

— C'est vrai, mais y a des départ'ents d'la Métropole pour qui c'est pareil !... Et qu'dire des banlieues qui vivent qu'par les RMI et les allocs ; et où on insulte la Marseillaise et on agite un drapeau étranger ! Sachez que ces symboles d'la République, sont sacrés pour les Antillais ! S'insurge-t-il.

— J'n'ai aucun doute sur l'patriotisme des Antillais. D'ailleurs, vous êtes n fois plus français qu'moi, qui suis fils d'immigré clandestin... Oui, ma famille n'a été naturalisée qu'en 1955... Mais j'trouve qu'les gens d'Outre-Mer attendent un peu trop d'la Métropole : y a pas d'pauvres qu'dans les banlieues pourries ici, y en partout et d'plus en plus !

— C'est-à-dire qu'là bas les gens sont plus émotifs et ont souvent l'impression qu'les Métros les oublient et s'préoccupent seul'ment d'ces salopards qui conspuent la France !

— Y a pas que des antifrçais parmi les immigrés africains... Au contraire, j'crois.

— Mais ceux-là on les entend pas... sauf quelques femmes à couilles comme les "Ni putes, ni soumises !"... Tenez, en parlant d'femmes, j'vois la mienne arrive. J'dois vous quitter... Au plaisir !

Et, prenant ses trois baguettes de pain sous le bras gauche, il me tendit la main que je serrai.

— Moi aussi j'dois partir car si j'tarde, bobonne va s'fâcher, hé, hé !

Je me levai donc à mon tour, et, enfonçant le béret basque jusqu'aux oreilles, je sortis – non sans un sonore "**À la prochaine, patron !**"